

QUE DOIVENT LIRE LES JEUNES FILLES?

A cette question, les uns répondent : Tout. Les autres : Rien. De moins absolus mitigent l'une ou l'autre de ces brèves sentences, et prononcent : "A peu près tout", "A peu près rien."

Qui donc nous donnera la réponse définitive, une réponse motivée, précise et pratique ? Personne, je le crains... au moins, d'ici longtemps. Parmi les écrivains qui s'en préoccupent, il y a les hommes, qui prétendent savoir exactement les vraies lectures capables de former un esprit de jeune fille, attendu que les hommes savent tout ; il y a les femmes, qui prétendent les deviner — pour la raison bien simple que les femmes deviennent tout, et que, d'ailleurs, elles ont été jeunes filles.

Bah ! l'on peut, sans crainte, répondre à tous qu'ils sont dans l'erreur, parce que les uns n'ont jamais été jeunes filles, et que les autres ne le sont plus.

M. Marcel Prévost écrit : "Tâchez de ne donner à lire à vos filles, ô parents, que l'œuvre des maîtres. Quand leur esprit et leur goût seront ainsi formés, elles auront assez à faire de les défendre contre la médiocrité des lectures à la mode !"

Voilà un conseil qui paraît excellent, mais ne laisse pas d'être bien vague. "Les maîtres ? Quels maîtres ? serions-nous tentés de demander. Par lesquels devons-nous commencer ?" M. Marcel Prévost, lui, les connaît tous, et trouve cela tout simple.... Mais tout le monde n'est pas professionnel. Voyez-vous, d'ici, un tuteur bien intentionné qui imposerait Baudelaire ou Verlaine à sa pupille sous prétexte que ces poètes passent pour maîtres !... Non, sans doute, M. Prévost entend d'autres maîtres que ceux-là... Mettons Victor Hugo ou bien... Chateaubriand, voire même Corneille et Bossuet !...

A quel âge, s'il vous plaît, une jeune fille sera-t-elle apte à les comprendre, à les goûter ? Entre le pension-

nat et le mariage, dites-vous ? Mais je crois qu'à cette époque, l'œuvre de formation morale et intellectuelle devrait être fort avancée. Et puis, connaissez-vous, au monde, deux jeunes filles pareilles ? Toute éducatrice consciencieuse et avisée y regarde à deux fois, avant de choisir un livre pour son élève. Il s'agit d'abord de lui inspirer le goût de la lecture, de lui ouvrir peu à peu de grandissants horizons. Sait-on jamais au juste quel est son degré de compréhension et de sensibilité ? Est-ce parce qu'une beldine se montre sage dans sa conduite journalière, parce que son regard est limpide, son front large et sans plis, que vous pourriez lui confier les clés de la bibliothèque, ou bien lui imposer vos propres livres de chevet ?

— Moi, à 13 ans, j'en étais encore à confondre un tout petit peu la fiction et l'histoire ; dans mes prédilections, les contes de fées ne faisaient que céder le pas aux romans de chevalerie — dont, au reste, je n'eus guère la liberté de me repaître. A leur défaut, je me complus dans les Robinsons ; puis, dans les longues et douloureuses aventures de *Pâtira e tutti quanti* : Mme Marie David (Raoul de Naverly) avait le don de m'intéresser. Pourquoi ? Parce que "c'est toujours si beau, quand c'est triste et pas vrai !" Voilà. Je courais grand risque de verser dans l'ornière de la sensiblerie, grâce à ces navants auteurs. Mais si l'on m'eût alors passé des œuvres de maîtres, je crois que je me serais ennuyée, en leur compagnie, et dégoûtée de la lecture, faute de pouvoir en saisir assez les mérites. Toutefois, comme j'aimais d'instinct le rythme berceur et l'harmonie des sons, certains vers me ravissaient ; le théâtre de Racine eût échappé à mon ostacisme. Mais sur ce point, la généralité de mes compagnes ne partageait pas mes tendances, et je ne parle de moi, que pour essayer d'expliquer les autres.

Si j'avais une petite sœur à diriger, une sœur qui me ressemblât, [je me

conformerais au programme de M. Marcel Prévost sur un point : je serais "méthodique" — bien que beaucoup de bons esprits se soient formés à lire un peu au hasard. D'abord de petits his-toires très simples, plusieurs ouvrages du même auteur ; puis une biographie de cet ami nouveau, avec une critique, juste autant que possible ; j'exigerais de ma jeune lectrice un compte-rendu fidèle du tout, puis, son petit jugement personnel, à mesure qu'elle se ferait plus grande et plus instruite. Surtout, je m'appliquerais à ne pas l'ennuyer, à lui conseiller les choses qui plaisent à son âge, à lui présenter comme une récompense le travail, reposant quand il est mesuré, de l'imagination, de la mémoire et du raisonnement.

Tant que les nobles héroïnes de Zénaïde Fleuriot, les spirituelles et touchantes bretonneries de Paul Féval sauront la captiver, je vous prie de croire qu'elles ne seraient pas condamnées. J'intercalerais graduellement des choses plus parfaites, comme *Mlle de la Seiglière*, de Jules Sandeau le *Roman d'un jeune homme pauvre*, de Feuillet. Louis Veuillot, oui ! Louis Veuillot, avec sa langue admirable, lui dirait sa fine et glorieuse gageure : "Corbin et d'Aubecourt". *Le Petit Chose* d'Alp. Daudet le ferait plurer un peu, mais *Tartarin* la consolerait. Ma petite sœur, alors serait d'une curiosité intense pour tout ce qu'ont écrit ces chers conteurs. Je "cèderais à demi, par condescendance" à ce désir. C'est alors, que le sérieux entrerait en scène, tout doucement, avec les *Etapas d'une conversion*, *Historiettes et Fantaisies*, les *Contes choisis* de Daudet ; quelques histoires vraies de belles âmes et de nobles vies, comme celle du *Général de Saunys*, de la *Duchesse de Montmorency* ; des lettres : celles de *Mme de Maintenon*, de *Mme de Sévigné* : les admirables pages de *Mme Julie Lavergne*, de *Mme Swetchine*.

Ici, j'ouvrirais une parenthèse à la littérature canadienne : tout ce qui